

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Band: 118 (1973)
Heft: 4

Artikel: FLEURUS ou le 26 juin 1794
Autor: Droz, Jean-Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-348543>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 09.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

FLEURUS ou le 26 juin 1794

Pour comprendre Fleurus, il s'agit de s'imprégner de l'ambiance de l'époque, de chercher à l'assimiler, afin que les événements prennent une dimension plus vraisemblable, une dimension proche de la réalité.

L'événement est naturellement dominé par la Révolution française, qui allait marquer au fer rouge le 19^e siècle; celle qui a été un soulèvement contre un type de civilisation qui ne cadrait plus avec la réalité des faits politiques, économiques, sociaux, intellectuels. Elle a précipité des changements qui s'annonçaient depuis plusieurs décennies et qui s'imposeront, sous des modalités diverses, dans tous les pays. L'autorité des princes, la puissance des Eglises, la structure aristocratique d'une société, fondée essentiellement sur la richesse agricole, ont été battues en brèche par l'œuvre des philosophes, dont les écrits ont eu un caractère d'universalité qui a assuré leur rayonnement dans toute l'Europe et au-delà.

La bourgeoisie, éprise de liberté, enrichie, a vu dans l'application de ces idées le moyen de substituer son influence à celle de la noblesse. Mais, pour atteindre son but, c'est tout l'Ancien Régime qu'elle a été conduite à renverser. Aussi bien, au terme des bouleversements introduits par la Révolution, entérinés dans le texte des lois par l'Empire, la condamnation de l'Ancien Régime subsistera. On mesurera très tôt qu'il ne s'est pas agi d'une secousse accidentelle, comme les défenseurs de l'absolutisme l'avaient cru en France, mais qu'elle a, au contraire, porté en elle une puissance constructive, qui lui permettra d'exercer une influence lointaine. C'est qu'elle n'a pas prétendu se borner à changer les formes politiques, même si certains de ses premiers acteurs eussent été prêts à s'en contenter. Politique en ses origines immédiates, puisqu'elle fut d'abord un geste décisif pour renverser le despotisme, elle n'a pu agir, profondément et durablement, que dans la mesure où la lutte dirigée contre les privilèges et l'inégalité que couvrait le système gouvernemental a ouvert un combat social qui, depuis lors, n'a jamais cessé.

La Révolution a répondu également aux besoins d'une économie en pleines transformations. Le capitalisme moderne se constituait lentement en Angleterre, où la « révolution industrielle » se développait. Il com-

mençait à gagner la France, avant de s'étendre à travers l'Europe, d'ouest en est généralement. Or, le vieux système corporatif, les multiples entraves à la liberté de production et des échanges ne correspondaient plus aux aspirations de la bourgeoisie, à l'heure où celle-ci cherchait à dominer politiquement et socialement.

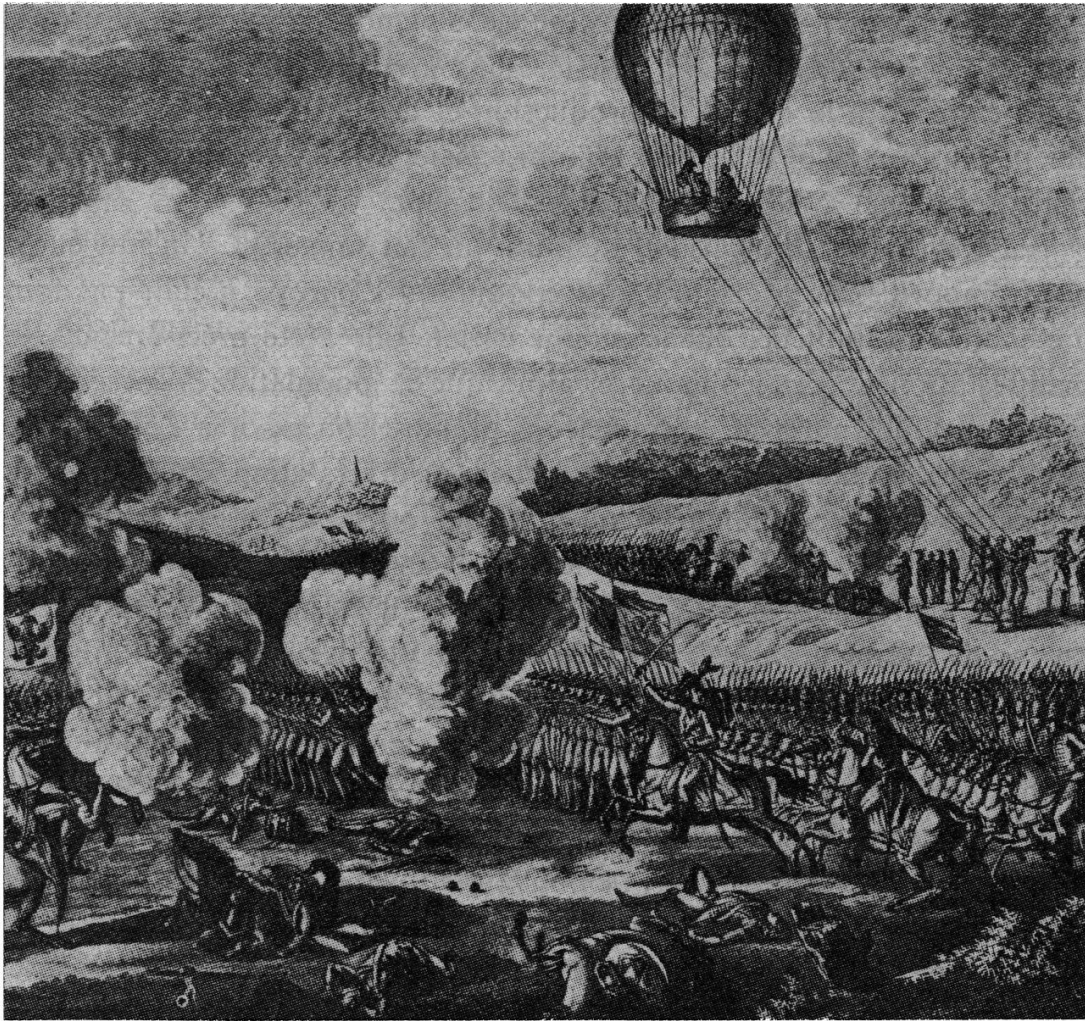
La Révolution française a été aussi un fait universel. Un fait européen d'abord. Elle a éclaté à une époque où l'Europe n'était pas loin d'étendre son influence sur le monde entier. Elle a été précisément une manifestation de cette puissance, alors que la population s'accroissait, que le machinisme avait commencé à prendre son essor à l'ouest, que la civilisation européenne avait pris pied en divers continents. Tous les problèmes soulevés allaient se poser à plus ou moins brève échéance à tous les Etats, dans l'ordre intellectuel et moral, dès lors que l'esprit national avait, dans tous les pays, fait des progrès à la fin du 18^e siècle, au moins parmi les élites. A l'idée de l'égalité des droits de l'homme, de la souveraineté nationale, s'ajoutait très naturellement le droit des nations à la vie, exalté par la Révolution, alors que la spoliation des Etats faibles par les forts commençait à être vigoureusement dénoncée.

Enfin, cette révolution correspondait aussi à un moment de l'évolution historique qui, en 1789, ne pouvait trouver son point d'application qu'en France. C'est là, en confrontant l'éveil des libertés politiques anglaises et l'exemple de la révolution d'Amérique à la réalité française, que les idées nouvelles avaient eu une résonance particulière. C'est en France que la bourgeoisie en essor, détentrice de tous les leviers économiques, moins solidaire de la noblesse qu'en Angleterre, avait les moyens les plus sûrs pour saper les fondements de la vieille société. C'est en France que son entreprise pouvait être le plus efficacement secondée par les aspirations de la classe populaire.

Fleurus est une expression de cette motivation profonde; c'est l'histoire d'une bataille entre deux mondes, qui diffèrent aussi bien sur le plan des idées que sur le plan tactique et stratégique.

HISTORIQUE DES ÉVÉNEMENTS PRINCIPAUX DÈS 1792

Le 20 avril 1792, la guerre fut déclarée à l'Autriche seule; mais la Prusse se joignit à l'Autriche et l'armée française, désorganisée par l'émigration des officiers, ne subit au début que des échecs.



En réponse à un manifeste du duc de Brunswick, le général en chef prussien, menaçant de détruire Paris si l'on touchait au roi, le peuple demanda la déchéance de celui-ci, et comme l'Assemblée hésitait, il remplaça la municipalité par une commune insurrectionnelle, puis attaqua et prit les Tuileries, avec l'aide des fédérés marseillais, arrivés à Paris en chantant l'hymne composé à Strasbourg par Rouget de l'Isle.

Le roi fut déclaré déchu et enfermé au Temple avec sa famille. Le 21 janvier 1793, Louis XVI était exécuté, alors que la République était proclamée le 22 septembre 1792 déjà!

Après Valmy — victoire française sans importance militaire, mais d'un effet moral prodigieux, puisqu'elle força les Prussiens à la retraite — les armées françaises avaient occupé les territoires allemands de la rive

gauche du Rhin, la Belgique après la victoire de Dumouriez à Jemmapes (6. 11. 1792), la Savoie et Nice. Tous ces territoires furent annexés sous prétexte de libération politique et sociale des populations. Ces annexions, ajoutées à l'exécution de Louis XVI, donnèrent naissance à la première coalition. Presque toute l'Europe était en armes: Angleterre, Espagne, Portugal, Hollande, Sardaigne, Naples. Ces pays, avec la Prusse et l'Autriche, représentaient l'adversaire qui allait faire mordre la poussière à la France...

Au milieu de 1793, la situation est catastrophique en France. Non seulement, les armées des coalisés ont repris la Belgique, après leur victoire de Neerwinden, et la rive gauche du Rhin (malgré l'héroïque défense de Mayence), mais aussi envahi la France sur toutes ses frontières.

A la guerre étrangère s'ajoutait la guerre civile: insurrection royaliste en Vendée depuis mars, insurrection girondine en Normandie, en Guyenne, dans la vallée du Rhône, en Provence et en Corse; depuis l'arrestation des girondins, 60 départements étaient soulevés contre Paris.

Pour parer à ce terrible danger, la Convention qui, en juin 1793, votait une Constitution très démocratique, instituait un gouvernement révolutionnaire comprenant:

un Comité de salut public, pour la politique générale;

un Comité de sûreté générale, pour rechercher les suspects;

un Tribunal révolutionnaire, pour les juger;

des représentants, en mission dans les départements et aux armées;

des comités locaux de surveillance et des sociétés populaires, affiliées au club des jacobins.

Le 27 juillet, la Convention décrétait la levée en masse et faisait, le 3 septembre, un emprunt forcé d'un milliard sur les riches; le 17 septembre, la loi des suspects voyait le jour, loi qui allait envoyer environ 20 000 victimes à l'échafaud (parmi lesquelles la reine Marie-Antoinette). Carnot, véritable artisan de la victoire, procéda à la réorganisation militaire, mobilisa environ un million d'hommes, en prenant soin d'encadrer les volontaires avec des soldats de métier.

Par les victoires de Hondschoote (septembre 1793) et de Wattignies (octobre), les Français refoulèrent les Anglo-Autrichiens en Belgique;

celle de Hoche, au Geisberg (26 décembre), sauva l'Alsace; celle de *Jourdan à Fleurus* (26 juin 1794) permit de réoccuper la Belgique et la rive gauche du Rhin, d'envahir la Hollande, dont Pichegru captura la flotte, bloquée par les glaces au Helder (janvier 1795).

Maintenant que nous sommes dans l'ambiance, il est grand temps de passer du général au particulier et d'empoigner à pleines mains la grande journée du 26 juin 1794. Pour comprendre un mécanisme, il s'agit d'en connaître les rouages; penchons-nous quelques instants sur les deux instruments principaux en présence, soit l'armée autrichienne et l'armée française.

APERÇU SUR L'ARMÉE AUTRICHIENNE

De 1792 à 1800, l'armée autrichienne présentait le visage suivant:

57 régiments d'infanterie de ligne

17 régiments frontière

3 régiments de garnison (230 à 240 000 hommes)

34 régiments de cavalerie à 6, 8 ou 10 escadrons (45 à 50 000 hommes)

enfin, 12 000 à 15 000 hommes dans l'artillerie.

L'équipement et l'armement peuvent être qualifiés d'excellents. Une stricte discipline régnait dans les rangs, plus souple néanmoins que dans l'armée prussienne. Les officiers, formés à la « Theresianische Militärakademie », ainsi qu'à l'« Ingenieurakademie », portaient une canne comme insigne de leur dignité.

On demandait au soldat un engagement au-delà de la limite de ses forces; celui qui commettait une faute était puni sommairement.

Pour combler les effectifs des régiments (200 hommes par année et par régiment), on utilisait la conscription pour $\frac{5}{8}$, le racolage et l'enrôlement volontaire pour le solde. L'armée autrichienne représentait le 1,7% environ de la population, contre le 2% pour celle de la Prusse.

On pensait, vu le service à vie, que le vrai soldat endurci était le soldat de 40 ans; on considérait comme recrue un soldat avec 10 ans de service.

Evolution du nombre dans l'armée, au vu des événements

Donc de 1792 à 1800 environ	300 000 hommes
en 1805 environ	330 000 hommes
en 1809 environ	470 000 hommes de lignes
1813 environ	550 000 hommes et 60 000 chevaux, soit le 3,5 % de la population.

Il est bon de mentionner ici que la France, au printemps de 1795, alignait 750 000 hommes sur les rangs!

Dans les régiments (régiment autrichien = 3 bataillons, régiment hongrois = 4 bataillons, régiment frontière = 2 bataillons), on constituait les bataillons d'après l'apparence, la stature et les capacités physiques des hommes. Les hommes les plus beaux et les plus forts se voyaient incorporés dans les 2 compagnies de grenadiers (échelon régiment), puis on incorporait la seconde « qualité » dans le premier et le deuxième bataillon, enfin les plus faibles dans le troisième bataillon (Ersatz-bataillon). Les deux premiers bataillons comptaient 6 compagnies, le troisième bataillon, 4 compagnies.

Dans chaque bataillon de ligne, on trouvait, dès 1792, 3 canons de six livres.

Souvent, on rassemblait les compagnies de grenadiers de 2 ou 3 régiments; elles formaient alors un bataillon de grenadiers.

Le régiment autrichien se composait d'environ 4586 *hommes*, alors que le régiment hongrois comptait environ 5500 *hommes*. Quant à l'effectif d'une compagnie, il se montait à 160 hommes environ.

Toute l'infanterie de ligne portait la tunique blanche historique, la culotte blanche avec les gamaches noires; les régiments hongrois et frontières, la culotte de coupe hongroise; les grenadiers se distinguaient par le bonnet à poil.

L'équipement, l'armement, la munition, ainsi que la ration de pain pour 4 jours, pesaient environ 30 kg.

Les officiers étaient montés pour les marches. Lors d'engagements, les capitaines et les officiers subalternes devaient mettre pied à terre. Un 2^e cheval de bât portait leurs bagages et leur tente; on comptait environ 300 chevaux pour un régiment à 3 bataillons.

Infanterie

Du temps de la Révolution, l'infanterie autrichienne portait un fusil de 1,5 m. de long, pesant 4,8 kg., d'un calibre de 17,5 mm.; il se chargeait par la bouche et était pourvu d'une baïonnette de 35 cm. environ. Cette arme tirait bien jusqu'à 300 pas; sa portée était de 500 pas.

Les troupes frontières étaient dotées d'un fusil de précision plus court. Chaque homme emportait de quoi tirer 60 coups.

La cadence de marche variait de 60 à 80 pas-minute pour les marches normales, de 130 à 140 pas-minute pour les marches forcées. Les très nombreuses manipulations au fusil étaient exécutées au commandement et, lors des parades, avec une systématique scandée au son du tambour.

On chargeait en 12 temps; malgré cela, les meilleurs tireurs chargeaient jusqu'à 2, voire 3 fois en une minute.

La tactique élémentaire reposait sur les formes pédantes de la guerre de Sept ans, formes qui ne laissaient aux commandants subordonnés absolument aucun esprit d'initiative. L'unité tactique était le bataillon, disposé sur trois rangs: le régiment ne constituait qu'une formation administrative. On groupait souvent de 3 à 5 bataillons, qui formaient alors une brigade. Toutes les manœuvres, toutes les manipulations, dans le bataillon, s'exécutaient au commandement; le départ du coup pouvait néanmoins avoir lieu en compagnie, voire même en section. Pour lutter par le feu, on employait le plus souvent la salve de bataillon, par rang, ou les 3 rangs en même temps. On tirait aussi bien en avançant, en se retirant, en carré, de biais, hors des flancs, en colonnes de marche, mais toujours en formation fermée. Lors des tirs, le premier rang se mettait à genoux afin de ne pas être mis en danger; en campagne, le plus souvent, seuls les premier et deuxième rangs tiraient. Vu la petite précision des armes à feu, on ne tirait pas un feu personnel, mais bien un feu de masse, d'où l'importance de la salve.

Les missions d'avant-postes, les opérations à objectif limité, la reconnaissance, le harcèlement, étaient l'affaire des corps francs, constitués pour la durée de la guerre. Ces corps jouèrent un rôle important, sans toutefois obtenir un rendement excellent, parce que le haut commandement autrichien n'en avait pas saisi l'importance. D'après les principes en vigueur, en effet, on ne pouvait engager une troupe faisant partie de l'infanterie de ligne pour de telles missions. Ces activités auraient porté atteinte

à l'esprit militaire, ainsi qu'à l'esprit de corps. Ce type d'engagement n'était, dès lors, pas l'affaire de formations où la stricte discipline, le drill, la parade, la systématique de l'instruction militaire avaient force de loi.

Les formations diluées, les escarmouches, les opérations à caractère original, soit tout ce qui touchait à l'engagement des troupes légères, faisaient penser à l'indiscipline, à un manque de règles; aussi ne faut-il point s'étonner lorsque l'on sait que ces corps francs étaient fort peu appréciés et tenus en peu d'estime par l'infanterie de ligne. La méconnaissance de l'art du tirailleur allait défavoriser sensiblement l'armée autrichienne, face aux forces françaises.

En 1796 encore, on ne voulait pas admettre la supériorité de la tactique française. L'archiduc Charles disait: « Eine regulär abgerichtete und solide Infanterie, kann wenn sie in geschlossener Front mit gestrecktem Schritt, mutvoll unter Protektion ihrer Art avanciert, von zerstreuten Plänklern in ihrer Fortschritten gar nicht aufgehalten werden... » Ce n'est qu'en 1798 que l'empereur ordonne de tenir mieux compte de la tactique française.

La cavalerie

Sur les 34 régiments, il y en avait 11 lourds et 23 légers. L'escadron lourd comptait 160 hommes, alors que l'escadron léger variait de 170 à 200 hommes.

Le recrutement était meilleur que dans l'infanterie, l'instruction plus complète. Jusqu'en 1805, la cavalerie se rangeait sur trois rangs. On portait la longue épée (2,8 kg), le sabre courbe ou la lance de 4 m.; chacun avait, en plus, 2 pistolets dans les fontes; une grande partie de la cavalerie s'équipait encore de la carabine lourde de 4 kg.

Les cuirassiers portaient un plastron et un dos de 7 kg. Ainsi, un cheval pouvait porter une charge utile allant jusqu'à 130 kg. Dans certains régiments, afin de pouvoir engager les hommes dans le service d'ordonnance, les soldats devaient savoir lire et écrire (chevau-légers). En campagne, on emportait le matériel nécessaire pour faucher l'herbe, après en avoir reçu l'autorisation du propriétaire terrien.

La manipulation de l'arme blanche du cavalier s'exerçait selon un drill en 109 points.

Allures: après 30 minutes de trot, on faisait une pause au pas; on comptait 12 heures pour 45 km. Les manœuvres avaient lieu au pas.

On passait à l'attaque au pas et au trot; à 200 pas de l'ennemi, on mettait au petit galop, à 80 pas au galop moyen, à 20 pas, on laissait partir le cheval. Après la charge, à l'ordre de « halte! au pas! », on se ralliait et la poursuite s'organisait au galop moyen.

Alors que, dans l'armée prussienne, on ne tirait plus à cheval, le règlement autrichien de 1784 prévoyait encore ce mode de combat; feu de rang en formation fermée, sur place, en avançant ou en se retirant. En réalité, seule la cavalerie légère faisait usage de la carabine dans son engagement en avant-garde ou en arrière-garde, à savoir en déchargeant ses armes sur l'ennemi avant de l'attaquer au galop à l'arme blanche. Dans les missions de tirailleurs, 10 ou 12 cavaliers se détachaient devant l'escadron, à 200 pas, en formation clairsemée.

La cavalerie autrichienne, dans les premières guerres révolutionnaires, était supérieure, dans l'engagement, à la cavalerie française.

Il s'agit encore de retenir que la cavalerie n'était pas utilisée pour l'exploration devant le front; on préférait la garder intacte, afin de l'engager uniquement pour décider de l'issue de la bataille.

L'artillerie

Depuis la réforme du 18^e siècle (maréchal prince Wenzel Liechtenstein), l'armée autrichienne disposait d'un nouveau canon qui restera en service un siècle durant. Le bataillon d'infanterie possédait sa propre artillerie, en général 3 pièces de 4 livres, qui n'étaient pas groupées en une batterie indépendante. Les batteries de réserve se composaient de 2 canons de 6 livres, de 2 de 12 livres et de 2 obusiers de 7 livres. L'artillerie de position disposait de canons de 18 livres et d'obusiers de 10 livres. Les pièces étaient en bronze. Les projectiles étaient le boulet, l'obus, la boîte à mitraille. Pour les petits calibres, on emportait 100 à 200 coups dans les caissons à munition, pour les gros calibres, jusqu'à 100 coups. On admettait une cadence de 3 coups minute.

Distances de tir pratiques

Pièces de 12 livres = 1100 pas.

Pièces de 8 et 6 livres = 1000 pas

Pièces de 4 et 3 livres = 800 pas.

La mitraille portait de 400 à 1000 pas.

La précision laissait à désirer: on comptait de 10 à 100 coups pour atteindre une pièce ennemie, par exemple.

Les officiers d'artillerie ne conduisaient leur troupe que lors des engagements; le reste du temps, c'est le commandant des trains qui en assumait le commandement. Le nombre des artilleurs était modeste, si bien que, dans l'infanterie de ligne, les fusiliers devaient souvent servir les pièces et monter la garde autour des batteries ou des pièces isolées.

Le système des canons incorporés dans l'infanterie de ligne n'a pas donné satisfaction pendant les guerres de la Révolution. Au moment où le besoin en artillerie se faisait le plus sentir, avant l'attaque, on devait arrêter les tirs, évacuer le front, faire de la place à ses propres troupes, afin qu'elles puissent tirer. De plus, par le feu personnel de leurs tirailleurs, les Français touchaient souvent les servants à ce moment-là.

On retrouvait, dans l'artillerie, la même rigidité formelle que dans l'infanterie.

Considérations d'ensemble

Par articulations tactiques, on entendait corps, divisions et surtout brigades, sans pour autant conférer à ces formations une structure standardisée et uniforme.

Les corps de bataille d'une armée formaient trois échelons: au centre du premier et du second échelon se trouvait le gros de l'infanterie, la cavalerie sur les ailes; le 3^e échelon constituait la réserve, comprenant les troupes d'élite: bataillons de grenadiers, cavaliers lourds et canons de réserve; parfois aussi les troupes légères, pour autant qu'elles ne fussent point engagées sur les ailes pour couvrir le flanc des cavaliers.

Les espaces entre les échelons étaient restreints: 300 à 400 pas entre le premier et le second, moins encore entre le second et le troisième.

Un tel ordre de bataille se caractérisait donc par son peu de profondeur.

Dans une armée de 60 000 à 80 000 hommes, on trouvait 12 régiments d'infanterie (soit environ 24 bataillons) et 8 régiments de cavalerie (avec 50 à 60 escadrons) dans le premier et le second échelon; dans le troisième, 12 bataillons et 20 à 30 escadrons; un tel dispositif mesurait 8000 à 10 000 pas de profondeur. En cas de danger, on ne pouvait embrasser l'ensemble d'un seul coup d'œil; la donnée d'ordres devenait

problématique et les accidents du terrain, les localités, les fermes représentaient des obstacles sensibles. Une telle formation n'était maniable, en fait, que sur un terrain d'exercice et en n'étant point sous la pression ennemie.

Pour constituer la ligne de front, on alignait les régiments d'après l'ordre d'ancienneté. Pour parer aux difficultés de la conduite, on divisait parfois les fronts en deux ailes et un centre, ou bien seulement en deux ailes; cela n'apportait pas une grande facilité de manœuvre. Le premier échelon, bien aligné, avec beaucoup de cohésion, restait l'atout majeur des forces engagées. Les flancs, en revanche, étaient particulièrement vulnérables.

Avec ce strict système d'alignement, on ne pouvait, vu les difficultés de conduite, concentrer plus de 50 000 à 60 000 hommes en une masse compacte; de plus, la manœuvre, avec un front de 4000 à 5000 pas, était très difficile, du fait que tous les ordres émanaient du généralissime. Une armée de ce genre devait agir surtout par automatisme, à l'image d'une machinerie bien huilée.

Bien entendu, les cadres inférieurs ne pouvaient faire valoir leurs qualités que par l'exemple, puisqu'ils n'avaient pas un mot à dire quant à la conduite tactique de leurs troupes.

Le combat était introduit par les manœuvres suivantes: sous la protection des troupes légères et de l'avant-garde, on amenait l'artillerie de réserve en position, ce qui permettait aux colonnes de gagner les emplacements fixés, à une distance de 1000 à 1200 pas de l'ennemi, où se formait alors le premier échelon.

Pendant que les canons ouvraient le feu sur les fronts ennemis, on actionnait la cavalerie située sur les ailes, cavalerie qui cherchait à rompre le front ennemi ou à faire taire les canons. Pendant ce temps, les propres échelons progressaient jusqu'à 400 ou 300 pas, distances d'ouverture du feu. L'attaquant cherchait à ouvrir le feu le plus tard possible, le plus souvent à 300 pas. Il tirait, progressait, tirait, progressait à nouveau. De bons défenseurs devaient laisser l'ennemi s'approcher à 10 pas, distance à laquelle on ripostait à la baïonnette. Pratiquement, la réaction se faisait sentir beaucoup plus rapidement. En fonction des pertes et du moral de la troupe, l'assaillant poursuivait son avance en enfonçant le front ennemi ou menait un combat statique; il pouvait aussi faiblir et céder. Lorsqu'un bataillon cédait, on alimentait le premier échelon avec

des éléments du 2^e échelon, qui relevaient leurs camarades et qui tentaient de rétablir l'alignement. Les éléments décimés du premier échelon étaient rassemblés, réorganisés, afin de pouvoir être ramenés au combat. Moment délicat, dont le plus fort profitait, en exploitant le désarroi causé par ces mouvements désordonnés, soit en enfonçant les deux échelons mélangés de l'adversaire, soit en lui dérobant son artillerie.

Stratégiquement, on ne recherchait ni la destruction à outrance de l'ennemi, ni une progression conduisant à la capitale ennemie, ni la capitulation d'un pays, mais plutôt la conquête d'une province, d'une forteresse, ou le rejet d'une armée. Ces buts restreints, tactiques, étaient souvent ceux d'une expédition, d'une campagne, voire même d'une guerre.

ARMÉE FRANÇAISE

Jusqu'au début des guerres révolutionnaires, l'armée française était constituée et exercée d'après les principes de la guerre de Sept ans, donc à l'image des armées autrichiennes. Le drill était repris des armées prussiennes, système auquel l'opinion s'opposait dès la fin de la guerre d'Indépendance des Etats-Unis.

D'autre part, 6000 des 9000 officiers des armées du roi quittaient la France, afin d'émigrer. En décembre 1789, avec l'institution de la garde nationale, la tradition était fortement battue en brèche. A côté de l'armée de ligne se constituait une armée de 2 à 3 millions de bourgeois, armée qui allait devenir le vrai réservoir des armées révolutionnaires. Paris à lui seul formait 60 bataillons; une compagnie par bataillon était mise sur pied, encasernée et soldée. Dix de ces bataillons formaient une division. Le pouvoir municipal disposant d'une pareille force, on comprend mieux la puissance politique d'une ville comme Paris.

Au début de 1792, l'armée française comptait (sans les troupes coloniales):

11 régiments de Suisses (dont le contrat allait jusqu'en août)

104 régiments d'infanterie (en tout 208 bataillons)

14 bataillons de chasseurs

62 régiments de cavalerie, en tout 206 escadrons

7 régiments d'artillerie.

Au début de l'année, nous avons donc environ 200 000 hommes sous les drapeaux. En juillet, la Convention déclarait la Patrie en danger; l'armée atteignait un effectif de 460 à 470 000 hommes, dont 80 000 au front. Malgré l'anarchie régnant à l'intérieur du pays (7 ministres de la défense en 6 mois!) 230 000 hommes étaient au front au début de 1793, effectifs portés à 500 000 hommes avec la loi de réquisition du 24 février 1793. Un manque de discipline flagrant caractérisait l'ensemble de ces troupes. La deuxième loi de réquisition du 23 août 1793 déclarait la levée en masse et l'obligation générale de servir de 18 à 40 ans; les célibataires de 18 à 25 ans, sans exception, devaient immédiatement entrer en service.

On procéda au mélange des troupes de ligne avec les 454 bataillons de « volontaires », à raison d'un bataillon de ligne pour deux bataillons de « volontaires », ce qui porta les effectifs à 600 000 – 750 000 hommes, forces qu'aucun coalisé n'aurait pu mettre sur pied. L'embrigadement se poursuivit en 1794 et, en été 1794, le gouvernement disposait de 14 armées ou corps. Fin 1794, on atteignit 1 million d'hommes et le plafond de 1,2 millions d'hommes au début de 1795, dont 750 000 sur les rangs! Cela représentait au maximum le 4,4 % de la population. Avec le nombre, on pouvait se permettre l'offensive; avec l'embrigadement, on donnait à l'armée une unité et un moral régénérés.

Infanterie

Les bataillons révolutionnaires comptaient 8 compagnies de fusiliers, une compagnie de grenadiers et, souvent, une compagnie de chasseurs, soit 500 à 600 hommes par bataillon. Le règlement d'infanterie de 1791 avait l'avantage d'être de vingt ans plus jeune que celui des Autrichiens. Il restait basé cependant sur l'ordre linéaire. La tactique de base, les évolutions étaient identiques à celles des autres armées. Les cadences de marche étaient les suivantes: 75 pas-minute, marche forcée 100 à 120 pas-minute.

L'infanterie se battait avec un fusil introduit en 1777 (remplacé en 1845 seulement). Portée pratique: 150 à 180 pas, portée maximale 500 pas. Poids 4,6 kg, calibre de 174 mm., avec un canon lisse, bien entendu. Longueur du fusil: 1,5 m., de la baïonnette: 0,5 m. En cas de pluie ou de vent, la mise à feu devenait problématique. Normalement, on comptait

un raté sur 15 coups. Un bon fantassin atteignait une cadence de 2 coups-minute; il emportait sur lui une réserve en munition de 50 à 60 coups; une seconde dotation (même nombre) suivait, chargée sur les fourgons d'artillerie. Ce n'est qu'à partir de 1809 qu'un fourgon de munition suivit chaque bataillon, avec une réserve de 15 000 coups.

Le règlement de 1791, le premier du genre, prévoyait un tir personnel avec entraînement sur cible (180 cm. de haut et 50 cm. de large). C'est là un facteur net de supériorité par rapport aux autres armées, qui ne préconisaient que le feu de masse ou la salve. L'infanterie de cette époque était l'arme principale des armées françaises.

Cavalerie

Son engagement est basé sur le règlement de 1788. Elle comprend des régiments de cuirassiers, de hussards et de chasseurs. Armement: le sabre, la carabine et 2 pistolets. Aucune arme ne fut démantelée de pareille façon par l'émigration des nobles et par la suppression des haras en 1790 (pour des raisons d'économie!). En 1793, elle comptait à peine 40 000 hommes, au lieu de 60 000. Les régiments se composaient de 3 ou 4 escadrons à 140 hommes. Afin d'obtenir de plus larges fronts, ils se rangeaient sur deux rangs seulement.

Malgré d'énormes efforts pour réparer la grave faute de 1790 (réquisition de tous les chevaux pour l'armée, achats de remotes à l'étranger à des prix fous), on ne parvint pas à reconstituer les 83 régiments créés en 1793 (75 000 hommes). L'armement et l'équipement de la cavalerie laissaient à désirer, tout comme ceux de l'infanterie et de l'artillerie d'ailleurs. De mauvais ou pas de chevaux du tout. Il ne faut dès lors pas s'étonner qu'elle n'ait pu, entre 1793 et 1795 (à l'exception de quelques anciens régiments), se battre avec un esprit offensif couronné de succès. Elle n'était tout simplement pas à la hauteur de sa tâche.

Artillerie

Depuis l'adoption du système d'artillerie Gribeauval (1774), il y avait séparation nette entre l'artillerie de ligne et l'artillerie de siège, de forteresse ou de côte. L'artillerie de ligne fournissait aux divisions des pièces de 4,8 et 12 livres, tirant à la cadence de 2 coups-minute, de 600 à 1000 m.

Les régiments d'artillerie se composaient de 20 batteries, avec chacune 8 pièces; cette meilleure organisation, par rapport à celle des Autrichiens, permettait, en temps de paix déjà, de doter chaque armée d'un corps organique d'artillerie. Avec les premiers succès apparurent les batteries à cheval; en fin de compte, les Français disposaient de neuf régiments d'artillerie légers à 30 batteries de 6 pièces.

En ce qui concerne le mode de combat des armées françaises, il est difficile de savoir si les innovations provenaient du gouvernement qui, sans cesse, réclamait l'offensive, ou des chefs militaires, éclairés par les expériences de guerre réalisées par le général Lafayette en Amérique, lors de la guerre d'Indépendance.

Envoi d'hommes en avant, qui se déployaient en tirailleurs devant les fronts et les flancs, à la façon des troupes légères, en pratiquant un tir précis au fusil. Il est en tout cas certain que Lafayette a introduit ces nouveautés dans ses troupes à son retour d'Amérique et que, rapidement, cela a fait tache d'huile dans toute l'armée française. Le gouvernement, cependant, n'en savait officiellement rien encore!

En 1794, d'ailleurs, la Convention nationale décrétait: « La baïonnette est l'arme des héros de la Révolution, c'est elle qui fera échouer la tactique des despotes et de leurs esclaves. » Et le Comité de poursuivre: « En masse, attaquer avec la baïonnette, sans dénombrer l'ennemi auparavant, sans tirer trop ou trop manœuvrer. »

Le principe d'offensive continuelle était davantage ancré dans l'esprit des Représentants que dans celui des généraux; ces derniers pensaient également à ménager leurs troupes, alors que les premiers ne voyaient qu'avec les yeux de la politique et ceux de la peur de la guillotine. Le général Duhesme, dans ses mémoires sur 1794, nous dit que les Représentants poussaient les généraux au combat comme une meute de chiens, sans aucun égard pour les troupes.

Ainsi, les troupes françaises, fanatisées par les Représentants du peuple, se ruaient sur l'ennemi et ses formations traditionnelles, sur de plus larges fronts (supériorité du nombre), en déployant devant eux les compagnies de chasseurs et en enveloppant les ailes ennemies.

L'exagération dans l'offensive et dans la conduite du combat, d'après des règles trop personnelles, obligea les chefs à imposer certains principes, afin d'obtenir véritablement une méthode nouvelle d'engagement. Le combat de tirailleur devint également identique dans tous les régiments:

même exercice, même application. Ainsi, on désigna des sections, des compagnies, plus tard des bataillons, qui devaient se battre en tirailleurs, alors que le gros des troupes se battait en colonnes (6 compagnies encolonnées, ou 3 colonnes à 2 compagnies) derrière les tirailleurs.

Cette façon de combattre prit peu à peu le pas sur celle de l'ordre mince ou linéaire, notamment au fur et à mesure de l'introduction du système divisionnaire dans l'armée française.

Le principe divisionnaire est appliqué à plusieurs reprises par le maréchal de Saxe; il est adopté dans l'armée de France par le maréchal de Broglie en 1759, admis par l'ordonnance de 1778, codifié par le comte de Guibert en 1788. Il consiste à créer de grandes unités réunissant, sous les ordres d'un seul chef, des corps de troupes d'armes différentes et des unités de service. Une telle organisation facilite le ravitaillement et entraîne les officiers généraux au commandement autonome.

Exemple de la division en 1793:

1 à 4 brigades d'infanterie

1 à 2 brigades de cavalerie

de l'artillerie, du génie, des services.

Fortification de campagne

On n'occupe aucune position, on n'ordonne aucun poste d'observation sans assurer les avants postes des bataillons au moyen de redoutes, de tranchées, en les masquant par des buissons et des arbres. Les pièces d'artillerie sont placées dans des retranchements. Ainsi, lorsqu'une troupe stationne pour quelque temps au même endroit, on érige deux, voire trois lignes de fortifications successives.

La réquisition

La Révolution rendait les armées nombreuses, mobiles et offensives. Plus de magasins à vivres, plus de système comme celui des cinq jours de marche, les trains réduits au minimum.

L'homme portait lui-même sa ration de pain pour 3 à 4 jours. Les trains de régiment emportaient pour 6 à 8 jours de victuailles (farine et sel); à l'échelon armée suivaient quelques fourgons de biscuits comme réserve, quelques fourgons de munitions, quelques fourgons pour les

besoins sanitaires. Tout le reste, en particulier la viande, était réquisitionné. La guerre nourrissait la guerre. Les coalisés, quant à eux, repoussèrent encore longtemps ce principe, de peur de se mettre à dos les populations.

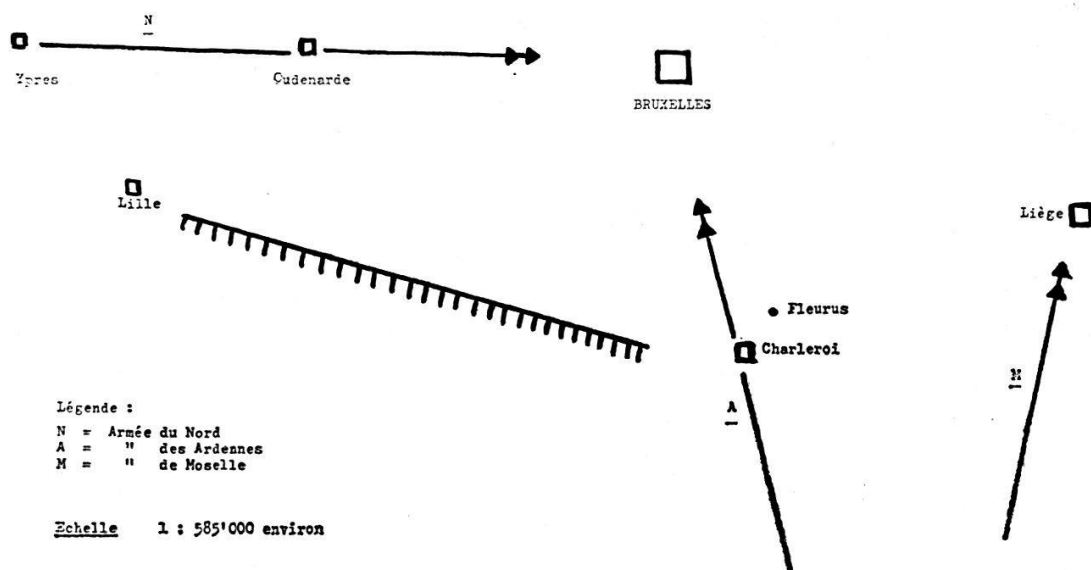
Discipline

En 1790, la Révolution abolissait le châiment corporel; la discipline devait se fonder sur l'amour pour la Patrie, sur l'honneur, sur le courage, attributs de l'homme libre. Aucun criminel, aucun indigne ne devaient porter les armes pour la Patrie. Les cas graves d'ébriété étaient sanctionnés par un renvoi dans les dépôts (camp de formation). Cet appel aux qualités supérieures de l'homme suscita une motivation plus forte que dans les armées coalisées. L'amour de la Patrie remplaçait la fidélité des mercenaires soldés.

OPÉRATIONS

D'après le plan de campagne adopté par le Comité de Salut public pour l'année 1794, l'armée du Nord doit agir offensivement, en se portant en masse par Ypres et Oudenarde sur Bruxelles. Pendant ce temps, l'armée des Ardennes marchera sur Charleroi, celle de la Moselle sur Liège, et les troupes placées entre Charleroi et Lille restant sur la défensive, maintiendront de front les forces ennemies, ainsi attaquées sur les deux ailes.

Plan de campagne de 1794



Toutefois, le rôle des deux armées de la Moselle et des Ardennes est plutôt démonstratif. Carnot, qui a conçu le plan, estime, en effet, que le choc des masses adverses les plus fortes se produira sur le territoire des Pays-Bas car, dans son esprit, la conquête d'Ypres sera le prétexte d'une grande bataille, dont dépendra l'issue de la campagne.

Cobourg, dont l'armée était cantonnée, au début de février 1794, entre Namur, Nieuport et Maestrich, se propose de concentrer celle-ci sur la ligne Valenciennes, Le Quennoy, Landrecies et de percer la frontière du Nord par le centre. Mais il était vraisemblable que les tentatives dirigées sur Ypres par les Français obligerait le général en chef autrichien à transporter la majeure partie de ses forces dans la région de Menin. Or, il arriva que, contrairement à ces prévisions, cependant conformes à la logique, la crise se dénoua dans les champs de Fleurus, sur les bords de la Sambre, où la principale armée impériale fut contrainte à la retraite par une masse de troupes républicaines prélevées sur les trois armées du Nord, des Ardennes et de la Moselle, sous le commandement de Jourdan.

Idées de manœuvres (consulter la carte en fin d'ouvrage)

Apprenant la prise d'Ypres par les Français, et le cinquième passage de la Sambre par l'armée de Jourdan, Cobourg se décide à renforcer son aile gauche et à attaquer Jourdan. Il sait que les Français ont réuni des forces considérables vers Gosselies, qui menacent Charleroi, Bruxelles et les Pays-Bas. « C'est de mon devoir de décider notre sort du côté de la Sambre, où nous pourrions essuyer sous peu de jours la perte non seulement de la Belgique, mais aussi de la Hollande et de toutes les armées alliées ».

Cobourg, ignorant la capitulation de Charleroi (25 juin), se propose donc, le 23 juin, d'attaquer l'armée de Jourdan le 26 juin.

Jourdan prend le parti de recevoir l'attaqué de Cobourg sur les positions fortifiées par les divisions de l'armée réunie sur la Sambre.

Ordre de bataille des Français

Les divisions sont, pour la première fois, toutes commandées par l'un des généraux du groupe et ont une composition uniforme, soit:

deux brigades d'infanterie à six bataillons
deux régiments de cavalerie à trois escadrons
une batterie d'artillerie légère

donc douze bataillons, six escadrons — 8000 à 9000 hommes.

Quartier général: Marchienne-au-Pont.

Aile droite: Marceau
Division Marceau (8000 hommes), de la Baraque à la Sambre. Avant-postes: Baulet et Velaine; postes sur la Sambre.

Centre: Jourdan

- Divisions: Lefebvre (8800 hommes); des bois de Fleurus à Lépinoy; avant-postes dans les redoutes de Lambusart et de Fleurus.
- Championnet (9000 hommes); en avant d'Heppignies; avant-postes: Saint-Fiacre.
- Hatry (11 000 hommes), en réserve des deux divisions précédentes entre Soleillemont et Ransart. Dubois (2700 chevaux) à Ransart.
- Morlot (8500 hommes) en avant de Gosselies.

Aile gauche: Kléber, quartier général: Jumet.

- Divisions: Duhesme (10 000 hommes), en réserve derrière Gosselies. Sa gauche occupe tous les passages du Piéton.
- Montaigu (8000 hommes), 3 régiments de cavalerie; de Courcelles à Trazégnies; couvre Marchienne-au-Pont.
- Brigade Daurier (6000 hommes), 2 régiments de cavalerie; en avant de Fontaine-l'Evêque et au calvaire d'Anderlues.

Soit 68 000 fantassins, 12 000 cavaliers, 100 pièces environ.

Les bois sont organisés au moyen d'abattis et de retranchements; des redoutes, construites en avant des divisions.

Progrès importants dans l'application du principe de l'économie des forces: réserves ménagées à droite et au centre; pourtant, la position défensive est organisée de façon traditionnelle: front d'une trentaine de km, en arc de cercle, adossé à une rivière et pouvant, dans le cas particulier, être percé en plusieurs points.

Ordre de bataille des Autrichiens et missions des différentes colonnes

Formation d'attaque des positions françaises sur cinq colonnes. Donc, selon l'usage du temps, cinq attaques parallèles, pas de manœuvre, pas de réserves.

De droite à gauche:

Première colonne: Prince héréditaire d'Orange, avec 40 000 hommes et 32 escadrons, 32 pièces. Elle se rassemblera, dans la soirée du 25, à Chapelle-Herlaymont, attaquera le 26, à 2 heures du matin, Courcelles et Forchies, chassera l'ennemi du bois de Monceau, emportera le camp français de l'Espinette et s'efforcera de couper le passage de Landely au-dessous de Marchienne-au-Pont. On laisse au Prince toute initiative pour mener à bien cette opération.

Deuxième colonne: Quasdanovitch, avec 12 500 hommes, 16 escadrons et 16 pièces. Au point du jour, attaque en direction de Gosselies par Pont-à-Migneloup, Mellet. Dès Gosselies, combinaison avec la 3^e colonne.

Troisième colonne: Kaunitz, avec 14 000 hommes, 18 escadrons et 17 pièces. Lorsque la 4^e colonne atteindra Fleurus, elle s'ébranlera et attaquera en direction des hauteurs d'Heppignies et Wagnée.

Quatrième colonne: archiduc Charles, avec 14 000 hommes, 16 escadrons, 18 pièces. Partira à 2 heures du matin de Point-du-Jour, se portera sur Fleurus, puis sur Campinaire.

Cinquième colonne: Beaulieu, avec 23 000 hommes, 20 escadrons et 20 pièces. Sur la gauche de la 4^e colonne, attaquera Lambusart et l'aile droite de l'ennemi. Dès que les 4^e et 5^e colonnes sont rapprochées, l'archiduc Charles est invité à prendre le commandement de l'ensemble.

Au total, environ 85 000 fantassins, 18 000 cavaliers et 112 pièces.
Emplacement de Cobourg: entre la 3^e et la 4^e colonne.

Liaison entre les colonnes au moyen de cavalerie, sauf entre la première et la seconde, trop éloignées l'une de l'autre.

La cavalerie restera en 2^e ligne et sera exclusivement employée à couvrir l'aile de l'infanterie ou à attaquer l'ennemi une fois qu'il sera ébranlé.

Chaque colonne sera pourvue d'une réserve de munition.

Un supplément à l'ordre du 24 juin prescrit encore les mesures à prendre en cas de retraite.

La bataille

Le 26 juin de 1794, au cours de la nuit, les patrouilles françaises ont signalé de grandes manœuvres chez l'ennemi et l'imminence d'une attaque.

Le prince d'Orange (1^{re} colonne) forme trois colonnes et les porte en avant: Waldeck sur Trazégnies; lui-même sur Fontaine-l'Evêque; entre les deux, Riesch.

Après trois heures de lutte, Montaigu se retire sur le bois de Monceau, Marchienne et se barricade sur la rive droite de la Sambre. L'une de ses brigades évacue Fontaine-l'Evêque et se retire sur les hauteurs de Landelies, où elle renforce la brigade Daurier en mauvaise posture.

A midi, il y avait donc un recul de la gauche française. Vers deux heures de l'après-midi, Kléber lançait une vigoureuse contre-attaque dans le flanc des colonnes ennemies, en s'appuyant sur sa ligne de défense du Piéton, position qu'il venait de renforcer en vue de son action. Vers cinq heures du soir, Waldeck se retirait. Ainsi, l'attaque dirigée par la première colonne des alliés contre l'aile gauche de Jourdan avait complètement échoué et l'ordre de retraite donné par Cobourg, parvenu vers cinq heures du soir au prince d'Orange, était superflu.

Jourdan, resté au Moulin de Jumet, afin d'être mieux à portée des renseignements qui devaient lui être transmis par l'aérostat, apprend que la bataille fait rage au centre et à l'aile droite de son dispositif; il se déplace en direction de Ransart, vers 10 heures du matin.

Quasdanovitch (2^e colonne), en effet, bouscule les postes avancés de Morlot, dont les troupes, soumises au feu intense des canons autrichiens en batterie au sud de Mellet, se retirent sur le bois de Lambuc. Quasdanovitch est occupé à passer le ruisseau du Piéton avec toute sa colonne et son artillerie. Vers 4 heures de l'après-midi, voulant attaquer le flanc

gauche des Français qui se repliaient en désordre, il recevra les ordres de Cobourg pour la retraite.

Dans la vaste plaine des blés, Kaunitz est arrêté par la grande redoute d'Heppignies, défendue par Championnet ; l'archiduc Charles piétine devant les retranchements de Fleurus, tenus par Lefebvre; vers 10 h. 30, Lefebvre est obligé de se retirer sur Lambusart.

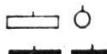

Que se passe-t-il? Son flanc droit est découvert par une retraite rapide des bataillons de Marceau: violemment attaqués, vers 3 heures du matin, par Beaulieu, et bousculés, ceux-ci se retirent précipitamment, laissant à Beaulieu toute facilité pour marcher sur Lambusart; des unités s'enfuient vers la Sambre et Marceau, désespéré, veut se faire sauter la cervelle... Soult, envoyé vers lui aux nouvelles par Lefebvre: « Tes soldats te déshonorent. Va les chercher et reviens vaincre avec eux... En t'attendant, nous tiendrons à droite de Lambusart ».

Avec beaucoup d'intelligence, Jourdan est intervenu contre l'archiduc Charles, en marche vers les bois de Fleurus et de Lambusart; il déploie la cavalerie de Dubois entre Heppignies et Wagnée, d'où les escadrons de Kaunitz et de l'archiduc tendent de déboucher et la fait soutenir par trois bataillons et quatre batteries de la réserve de Hatry. Championnet, qui en avait été délogé, réoccupe les retranchements d'Heppignies (quoi qu'il en soit, le retour offensif de la division Championnet s'est produit au moment où Kaunitz recevait de Cobourg l'ordre de se replier sur Marbais. L'incidence exacte de cette action, sur le déroulement du combat dans le secteur, est donc difficile à apprécier).

Le reste de la division Hatry est envoyé vers les bois de Lambusart, au secours de Marceau et de Lefebvre. Mais celui-ci a déjà fait face au danger, occupe les vergers de Lambusart avec ses troupes légères et les retranchements qui relient les bois de Fleurus et de Lépinoy; ses grenadiers, le 9^e de chasseurs à cheval, une batterie de 12 pièces de la division Marceau, établis en potence, permettent l'entrée en ligne des bataillons de Hatry contre ceux de Beaulieu et de l'archiduc Charles. Les obus mettent le feu aux blés; on se bat parmi les flammes.

Attaqués de front et de flanc autour de Lambusart, gênés par la fumée, chargés à la baïonnette par Lefebvre à la tête d'une demi-brigade, les Autrichiens sont rejetés vers le Nord; Marceau réoccupe, vers 5 heures du soir, les bois de Lépinoy et de Copiaux.


Cette belle attaque, menée en même temps que celle de Jourdan vers



 Positions le 25 au soir.

 Positions le 26 à l'heure du soir.

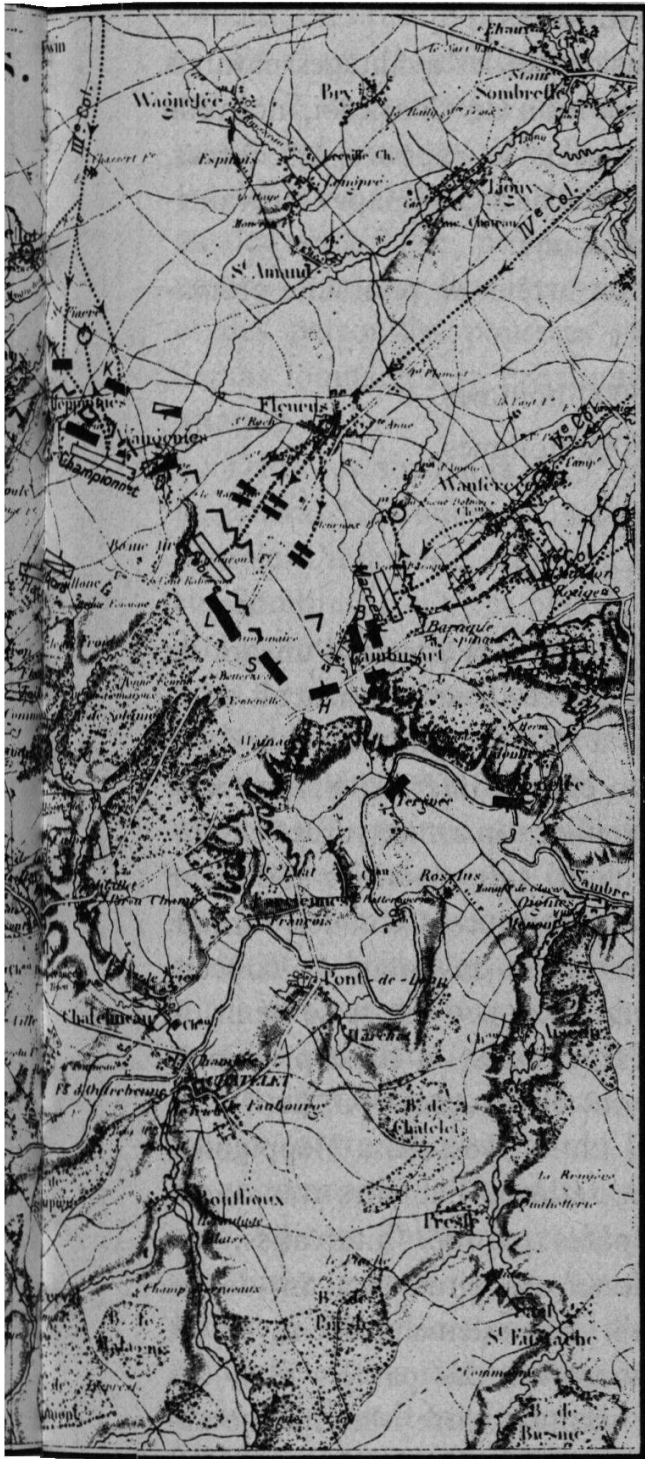


Les opérations sur la Sambre en 1794



 Retraitements élevés par les Français.

 Travaux d'approche du siège de Charleville



Commandant Dupuis.

Toises.

Wagnée, bouscule la gauche ennemie, épuisée par 14 heures de combat. Kaunitz et Quasdanovitch, vigoureusement abordés par Championnet, Morlot et Dubois, reculent vers les Quatre-Bras.

Vers trois heures de l'après-midi, considérant les avantages naturels de la position française, et surtout la reddition de Charleroi, nouvelle qui venait d'être confirmée et qui changeait le rapport des forces, Cobourg ordonne la retraite générale vers Marbais, Jemmapes et Braine-l'Alleud, sous la couverture du corps de Kaunitz.

La cavalerie de Dubois, trop faible, doit arrêter sa poursuite prématurément.

Pertes chez les Autrichiens: environ 6000 hommes.

Pertes chez les Français: environ 5000 hommes.

CONSIDÉRATIONS FINALES

L'armée française occupe une position qui a la forme d'un arc de cercle, dont Charleroi serait à peu près le centre. Jourdan, instruit de la marche de Cobourg sur la Sambre, évaluée à 90 000 combattants la force des impériaux qui se préparent à l'attaquer, et cette infériorité numérique le décide à rester sur la défensive, en maintenant son armée sur les emplacements fortifiés construits depuis le 8 juin. Les positions des deux armées ressemblent à deux demi-cercles concentriques. Celui de Jourdan, interne, a nécessairement le plus petit diamètre et davantage de concentration que celui des Alliés, dont les extrémités ne peuvent se soutenir, ni même communiquer entre elles. Chez les Français, la ligne principale de résistance, dont le développement atteint 30 km. environ, de l'Espinet à la Maison-Rouge, est jalonnée, entre Gosselies, Heppignies, Vieux-Campinaire et Lambusart, par une série de hauteurs très dominantes et garnies de retranchements séparés par des intervalles, qui facilitent les retours offensifs; en outre, le terrain, situé en avant de ces ouvrages de fortifications passagères, est généralement découvert et incliné en pentes douces, qui sont aisément battues par les feux des défenseurs. Au contraire, dans le secteur compris entre Marchienne-au-Pont et Gosselies, les couverts et les coupures favorisent les surprises tactiques et la résistance pied à pied; le ravin du Piéton, dans sa partie inférieure, constitue un fossé naturel très difficile à franchir. A l'aile

droite, la lisière Nord des bois de Copiaux, de Lépinoy et de Lambusart, ainsi que le camp retranché de la Baraque, sont des points d'appui solides, où la lutte pourrait se prolonger.

En avant de cette ligne principale de défense, et à une distance moyenne de 2 km., chaque commandant de division a détaché des avant-postes qui joueront, dans la bataille, le rôle d'avant-lignes. D'autre part, les divisions Duhesme, Hatry et la cavalerie de Dubois sont maintenues en deuxième ligne, prêtes à se porter sur le point où les péripéties du combat rendront leur intervention nécessaire. Enfin, des reconnaissances et des patrouilles poussées jusqu'au contact de l'ennemi ont signalé depuis longtemps sa proximité, ainsi que ses préparatifs en vue d'une attaque.

Dans ses souvenirs, à propos de l'avance ennemie sur Heppignies, le général Championnet rapporte: « Je découvris une colonne considérable d'infanterie, qui était en arrière de Marbais et qui se dirigeait sur Sombref; il n'y eut plus de doute que l'ennemi avait dessein de nous attaquer; les avant-postes et vedettes ennemis disaient aux nôtres qu'ils nous feraient courir demain. J'instruisis le général en chef des mouvements de l'ennemi; j'en prévins le général Lefebvre, qui était à ma droite, et le général Morlot, qui était à ma gauche. J'ordonnai, dans la nuit, la plus grande surveillance, j'eus sans cesse des patrouilles qui se croisaient. J'ordonnai la distribution de l'eau-de-vie à 1 heure du matin; que la cavalerie resterait sellée et chargée et que le cavalier et le dragon auraient la bride de son cheval à la main; que l'infanterie aurait le sac sur le dos, ainsi que la banderolle du fusil au bras gauche, et que tout le monde serait sous les armes et à cheval à 2 heures du matin ».

Pendant l'action, Jourdan a fait de réels efforts pour diriger la bataille, malgré la grande étendue du front. Jusque vers 10 heures du matin, il est resté auprès de l'aérostat, attendant des renseignements et conférant avec Kléber, Duhesme et Morlot. (Les services rendus par l'aérostat, — l'Entreprenant — qui s'éleva le jour de la bataille, près du moulin de Jumet, à l'emplacement dit Belle-Vue, furent minces. Soult écrivait à ce sujet: « Cette ridicule innovation ne mériterait même pas d'être citée, si on ne lui avait fait jouer un rôle important. La vérité est que ce ballon fut tout simplement embarrassant... Au commencement de l'action, un général et un officier de génie montèrent dans la nacelle pour observer les mouvements des alliés; ils devaient en rendre compte en faisant des-

prendre des bulletins le long de la corde qui les retenait au sol; mais, à la hauteur où on les laissa monter — 300 à 400 m. —, les détails échappaient à leur vue et tout se confondait. On n'en fut pas mieux instruit et personne n'y fit attention, pas plus les ennemis que nous-mêmes ». Jourdan d'ajouter que « Les aérostats ne sont pas nécessaires, à moins qu'on ne trouve un autre moyen de les utiliser ». Il souligne même que les renseignements transmis par Morlot, depuis la nacelle, le 26 juin, furent absolument inutiles: « Je garde soigneusement un billet au crayon par le général Morlot, le jour de la bataille de Fleurus, et qui m'annonçait que mon aile droite avait des succès, tandis qu'elle venait d'être culbutée derrière la Sambre ».

S'étant ensuite transporté vers Ransart, il a été témoin de la lutte ardente qui se déchaîna entre Heppignies et Wagnée; il fut donc bien placé pour connaître les événements survenus à l'aile droite et pour faire soutenir en temps utile Lefebvre et Championnet par des fractions de la division Hatry.

Quant aux Impériaux, il faut constater qu'ils n'avaient pas prévu de réserve, que toutes les responsabilités reposèrent sur les commandants des colonnes et que le généralisme se contenta uniquement de donner l'ordre de la retraite, sans intervenir autrement au cours de la bataille.

Depuis des siècles, on s'accordait à reconnaître qu'il fallait réaliser un effort principal en attaquant une partie du front avec la plus grande partie de ses forces. Dans cette bataille, on a méconnu cette règle. Or, il est évident que Cobourg aurait eu plus de chance en réduisant la moitié des forces françaises qu'en cherchant à embrasser toute la ligne de bataille.

Par exemple, un effort puissant tenté vers Fontaine-l'Evêque et Marchienne, pouvait couper les Français de la Sambre, les rejeter vers Tamines, permettant à l'ennemi de les devancer sur la route de Philippeville. Dans la solution choisie par Cobourg, une action commune de la première et de la deuxième colonnes sur Gosselies et Jumet, ainsi qu'une action commune de Kaunitz, de l'archiduc et de Beaulieu sur Fleurus, auraient certainement conduit les Impériaux à la victoire. Cependant Cobourg n'osa rien entreprendre pour assurer le succès d'une manœuvre capable de réparer les échecs. Charleroi pris, il crut qu'il n'avait rien de mieux à faire que d'ordonner la retraite quand l'issue des combats paraissait encore indécise.

En ce qui concerne la tactique proprement dite, il semble que les

Républicains se montrèrent supérieurs à leurs adversaires, notamment en adoptant des formations de combat ou de contre-attaque tenant compte de la forme du terrain et de son étendue. L'argument se retourne contre les Impériaux : la densité de leurs formations leur cause de lourdes pertes, contribuant ainsi à l'insuccès de leurs assauts répétés.

Du côté français, grâce à leur solidité et à leur souplesse (en particulier les troupes de l'armée de la Moselle), les bataillons ont bien résisté aux charges hardies de la cavalerie autrichienne qui, en 1793 encore, parvenait habituellement, d'une façon trop aisée, à mettre en fuite les bataillons français de « volontaires ».

Les qualités manœuvrières des Français sont également à souligner. Citation d'Arnaudin : « Cette bataille, qui avait commencé à la pointe du jour, dura jusqu'au soir ; ce qui est bien propre à faire présumer une opiniâtreté également soutenue de part et d'autre. Il arrivait quelquefois que les Autrichiens, après avoir repoussé l'ennemi à une certaine distance, n'avaient gagné du terrain que pour se trouver sous le feu de batteries masquées, qui leur emportaient un monde infini. D'autres fois, fois, on voyait l'infanterie française présenter, dans la plaine, un front extrêmement resserré, qui ne présentait les apparences que d'un corps très peu considérable et semblait donner prise aux manœuvres de cavalerie. Dans le moment où l'on se croyait en mesure d'atteindre ces prétendues petites masses par les flancs, on les voyait tout à coup se développer (colonnes de tirailleurs ouvertes) à droite et à gauche, présenter un front aussi considérable que le terrain pouvait le permettre ; elles étaient, en outre, soutenues aux extrémités, et quelquefois sur le centre même, par des batteries dont la position ne se laissait trahir qu'au dernier moment, en raison du feu inattendu qu'elles vomissaient. En général, dans cette affaire, on eut l'occasion de remarquer que les Français mettaient beaucoup plus d'art et de méthode dans les développements exécutés à la portée de leurs ennemis, qu'ils n'avaient encore fait depuis le commencement de cette guerre ».

Au vu des constatations qui font ressortir les fautes commises par les Impériaux, au vu des avantages de la position française et des progrès réalisés par l'armée française au point de vue tactique, on peut se demander pourquoi l'armée autrichienne put quitter le champ de bataille pratiquement sans être harcelée. Cela tient à ce que Jourdan n'a ni conçu, ni exécuté une grande manœuvre capable de déconcerter

l'adversaire et de désorganiser ses forces. Les réserves furent envoyées par fractions successives, en des points différents, où elles exécutèrent des contre-attaques partielles, dont le succès fut fatalement localisé. Cependant, une grande manœuvre requiert beaucoup de qualités. Si les troupes étaient, à cette époque, pleines de courage et les généraux animés du plus grand zèle, zèle d'ailleurs soigneusement entretenu par le truchement des fameux Représentants du peuple (de mars 1793 à novembre 1794, 670 officiers supérieurs français furent mis en arrestation, et 282 seulement purent se disculper!) les premières n'avaient pas encore acquis la fermeté et les seconds le degré d'instruction qu'exigent les grands mouvements en présence de l'ennemi. De plus, il ne faut pas oublier que Jourdan fut retenu quatre jours sur le champ de victoire, à cause du manque absolu de munitions et de vivres.

A Fleurus, il s'agit de souligner que, du côté autrichien, on a pris à cœur d'opérer contre certaines règles, car il est évident qu'en n'attaquant qu'une partie de la position défensive des Français, on réalise un effort principal où le rapport des forces devient intéressant pour l'assailant. Quoi qu'il en soit, le prince de Cobourg, cautionnant les erreurs qui régnaient alors à l'état-major impérial, résolut, au mépris des sévères leçons reçues dans la campagne précédente, d'aborder l'armée française sur tous les points.

Si, depuis le 16 juin, Cobourg avait renforcé son armée par l'apport de 16 000 hommes, le temps avait également été propice aux Français. Les travaux de fortifications, construits du 19 au 25 juin, rendaient la ligne principale de résistance beaucoup plus solide; enfin, la prise de Charleroi supprimait l'obligation de défendre à tout prix le pont de Marchienne-au-Pont, en vue d'une éventuelle retraite. L'aile gauche française pouvait donc se contenter de résister sur les hauteurs de la rive gauche du Piéton et diminuer ainsi l'étendue de son front. D'autre part, 16 000 hommes environ, employés au blocus de la place, étaient ainsi libérés et compensaient l'augmentation numérique des forces adverses. Ajoutons, également, que Jourdan, de toute façon, ne devait se résoudre à donner l'ordre de la retraite qu'à la dernière extrémité, sûr qu'il était de payer de sa tête un nouvel échec.

La victoire de Fleurus demeure la résultante de luttes particulières. C'est dire qu'on rechercherait à tort, dans cette bataille du 26 juin, les phases nettement distinctes qui caractérisent la méthode napoléonienne

et aboutissent à la défaite de l'ennemi grâce à une manœuvre artistement conçue et habilement préparée par le général en chef.

Les trois portions d'armée qui avaient gagné la bataille de Fleurus reçurent, le 29 juin, une dénomination nouvelle. Elles formèrent cette armée de Sambre-et-Meuse, qui fut toujours un modèle de valeur, de désintéressement, de subordination et de patriotisme.

Fleurus marque le début de vingt années de repos aux frontières françaises, la guerre est refoulée sur le sol étranger, la Révolution embrase l'Europe.

Fleurus, Fleurus, ita diis placuit.

Capitaine Jean-Pierre DROZ

BIBLIOGRAPHIE

1. *Les opérations militaires sur la Sambre en 1794*, Commandant Dupuis. Chapelot & Cie, Paris 1907.
2. *Aux armes, citoyens!* Commandant Lachouque. Perrin, Paris 1969.
3. *L'art de la guerre*, Emile Wanty. Gérard, Verviers 1967.
4. *L'armée nationale sous la Révolution*, A. Soboul. Ed. France d'Abord 1945.
5. *Revue d'Histoire*, EM de l'Armée, 23^e volume. Chapelot & C^{ie}, Paris 1906.
6. *Le maréchal Jourdan*, René Valentin. Charles Lavauzelle, Paris 1956.
7. *Histoire des guerres de la Révolution*, Viennet. Dupont, Paris 1827.
8. *Histoire universelle des armées*. Robert Laffont, Paris 1966.
9. *Organisation militaire des Armées françaises de 1791 à 1815*, G. Kleiner. Paris 1900.
10. *Guerres de la Révolution*, Jomini. Anselin et Pochard, Paris 1820.
11. *Die wichtigsten Feldzüge seit 1792*, Adolf von Horsetzky, (siebente Auflage).

